

24 images

24 iMAGES

L'éternel retour *Unforgiven* de Clint Eastwood

Thierry Horguelin

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1992). Review of [L'éternel retour / *Unforgiven* de Clint Eastwood]. *24 images*, (64), 70–70.



William Munny (Clint Eastwood)

L'ÉTERNEL RETOUR

par Thierry Horguelin

Depuis toujours les cow-boys eastwoodiens ne traversent plus l'Ouest qu'en fantômes solitaires et rédempteurs. Ce sont des anges exterminateurs revenant hanter des westerns crépusculaires qui sont eux-mêmes les spectres d'un genre disparu, la marque d'une blessure fondatrice de la nation américaine qui refuserait de cicatrifier. *Unforgiven* poursuit ce travail du deuil. Mais cette fois, les paraboles un rien messianiques du baroque *High Plains Drifter* et du minimaliste *Pale Rider* ont cédé la place à une chronique sombre du désenchantement et de la décomposition, progressivement happée par l'engrenage implacable de la tragédie. Le sabotage méthodique de sa légende par le cinéaste ne passe plus, à quelques traits près, par la dérision, mais reçoit un traitement amer et méditatif, presque funéraire, d'un pessimisme sans failles. C'est l'occasion pour Eastwood de poser un regard très dur sur la réalité peu reluisante de la conquête finissante (nous sommes en 1880) et sur les travestissements opérés par la légende, tout en interrogeant le statut fondateur de la violence dans la société et le cinéma américains (à cent lieues, faut-il le préciser, du moralisme stupide de *Grand Canyon...*): dans *Unforgiven*, tuer redevient

un acte sans prestige, et la mort, une réalité insoutenable.

Le western reste encore, avec le film noir, le meilleur miroir de la nation américaine. Et autant il était impossible de ne pas voir en *Batman Returns* un terrifiant reportage sur les États-Unis d'aujourd'hui (délabrement des villes, politique et médias, jusqu'à une prémonition des émeutes de L.A.), autant il est difficile ici, devant la scène où Little Bille Dagget tabasse English Bob, de ne pas penser à l'affaire Rodney King.

Unforgiven consacre une triple déroute: des héros, de la légende de l'Ouest et de la morale. D'abord, les vieux tueurs qui remontent en selle pour venger une putain agressée par des cow-boys sont des hommes fatigués qui se savent condamnés par l'histoire. Ensuite, à travers le personnage de Beauchamp, biographe officiel d'English Bob, Eastwood démonte, dans la lignée de *The Man who Shot Liberty Valance* de Ford, la fabrication de la légende de l'Ouest, qui procède par déformation, falsification ou amplification mensongère de la réalité. Le film en donne un exemple en montrant comment les faits (la prostituée a été défigurée par ses agresseurs) sont amplifiés de récit en récit,

jusqu'à prendre l'allure d'une boucherie «gore» dans la bouche de Munny!

Enfin, le mal est partout. La violence d'État est plus terrifiante que le professionnalisme des «gunfighters». Le représentant de la loi est lui-même un ex-tueur, plus odieux et sadique que les chasseurs de primes. Sous des allures bonhommes qui ne le rendent que plus monstrueux, il agit comme un tyranneau local, et sa manière de faire régner l'ordre, sous le regard d'une communauté horrifiée mais passive, équivaut à un déni permanent de justice. Par un détours pervers du récit, le désir de vengeance déclenche un engrenage irréparable qui broie bientôt tous les protagonistes, y compris les innocents (le cow-boy innocent est tué comme le coupable, et dans un retournement très langien, Ned est capturé et fouetté à mort au moment où il a renoncé à la prime), sous le regard impuissant des femmes, dépassées par ce qu'elles ont provoqué.

Beau d'une beauté ténébreuse magnifiée par une photo splendide et un sens du paysage qui évoque Anthony Mann, *Unforgiven* conjugue un classicisme superbement dominé (économie, lisibilité, sécheresse dans le lyrisme, sens instinctif de la respiration et du tempo) à un récit complexe librement conduit, qui s'autorise pauses et digressions pour mieux brouiller les pistes, installer l'ambivalence et lamener les certitudes de la morale. Derrière le personnage de Munny, refusant la violence d'un passé dont il a honte mais bientôt forcé d'y avoir recours, il n'est pas difficile de voir Eastwood prenant une nouvelle fois ses distances avec son personnage, jusque dans le carnage final où il redevient le spectre vengeur de *High Plains Drifter*, et qui sonne comme un adieu ambigu mais lucide à un passé dont il n'est décidément pas si facile (pour Munny comme pour Eastwood) de se débarrasser. Vous avez dit: testament? ■

UNFORGIVEN

États-Unis 1992. Ré.: Clint Eastwood. Scé.: David Webb Peoples. Ph.: Jack N. Green. Mont.: Joel Cox. Mus.: Lennie Niehaus. Int.: Clint Eastwood, Gene Hackman, Morgan Freeman, Richard Harris. 130 minutes. Couleur. Dist.: Warner.